

Chronique bernoise

Musique, peinture et danse

Notre correspondant de Berne nous écrit :

La capitale de notre pays est plutôt celle des armes et des lois que celle des lettres et des arts. Il serait certes excessif de prétendre que le *Berner Tagblatt* soit le produit le plus marquant de son activité intellectuelle, mais il en est certainement un reflet. Bien que toutes les lignes de chemins de fer convergent dans notre gare, nous sommes un peu à l'écart des grands chemins de la pensée; l'Université est bien petite en regard du Palais fédéral et il n'est pas jusqu'à la propriété intellectuelle et artistique qui ne soit emprisonnée dans un bureau.

C'est toujours du nord que nous vient la lumière... et la musique. En fait de musique Berne est de l'avis de l'état-major: ouvrons la frontière du Rhin et mettons une triple garde à notre front sud. Mais quelle surprise de découvrir que sans être de Leipzig, dirigé par Nikisch et jouer du Wagner, un grand orchestre peut être admirable même en interprétant l'ouverture de *Guillaume Tell*. A ce point de vue, les deux magnifiques concerts donnés par l'orchestre de l'*Augusteo* de Rome, sous la direction de M. Molinari, ont été un événement de premier ordre. Demi-salle mercredi, salle bondée, vibrante et enthousiaste vendredi. En deux jours on avait redécouvert la musique italienne et appris avec étonnement que Rome possédait un des premiers orchestres du monde. Au lendemain du premier concert, un de nos critiques musicaux affirmait que l'orchestre de l'*Augusteo* possédait les qualités réunies des grands orchestres qui nous ont visités depuis la guerre: celui du Gewandhaus, la Philharmonique, de Vienne et l'orchestre du Conservatoire de Paris. Même pour les profanes, ce fut une profonde jouissance artistique que la réhabilitation du génie musical italien auprès d'un public dont l'oreille s'était trop longtemps formée à d'autres sons. Le programme de mercredi était plus spécialement consacré à la jeune école italienne; celui de vendredi, qui comprenait notamment *La Mer*, de Debussy, l'ouverture de *la Fiancée vendue*, de Smetana, la grande symphonie en *do* mineur de Saint-Saëns, et l'ouverture de *Semiramis*, de Rossini, s'adressait à un public plus vaste. Ces morceaux et d'autres ont été interprétés avec une plénitude, une richesse et un coloris qui ont provoqué une ovation telle qu'on n'en avait pas entendue depuis longtemps dans la grande salle du Casino, où le public habituel se contente généralement d'app'audir intérieurement.

L'école bernoise de peinture possédait au XVIII^e siècle des paysagistes qui nous paraissent aujourd'hui exquis de grâce et de délicatesse. L'exposition rétrospective qu'on a organisée à l'occasion de l'inauguration du nouveau Salon des beaux-arts, au Kirchénfeld, ne remonte pas, malheureusement pour nous, mais heureusement pour les artistes d'aujourd'hui, aux

Aberli, aux Koenig et aux Freudenberger. Il est possible que dans deux siècles les Descendentes de Croix en style cubiste, les barbouillages bariolés et les académies cadavériques qu'on nous montre aujourd'hui paraîtront admirables à nos après-venants. La première idée des visiteurs est que certains peintres se moquent avec désinvolture du public, mais à Berne les artistes ne sont point assez frivoles pour mystifier le public et le public est beaucoup trop sérieux pour penser qu'il pourrait peut-être avoir affaire à des humoristes.

Certaines toiles seraient pourtant dignes de figurer dans un salon des humoristes, à condition que le public y mit beaucoup du sien. On s'arrête avec d'autant plus de plaisir dans les salles où les vieux maîtres font valoir, par contraste, leurs solides qualités : il y a là de remarquables portraits de Dietler, des paysages de Volmar, deux toiles superbes de Buchser. La grande salle, où on a réuni quelques paysages de Hodler et son portrait, par lui-même, est éclairée par deux radieux et printaniers portraits d'enfants de Balmer.

On danse beaucoup sous la municipalité socialiste. On ferme toutes les écoles, on prolonge indéfiniment les vacances universitaires, mais les cinémas et les autres lieux de divertissement restent largement ouverts. Cette proscription de l'intelligence a son excuse dans la recrudescence de la grippe : mais il est instructif de constater que le nouveau régime sacrifie sans hésiter le monde où l'on étudie au monde où l'on s'amuse : c'est peut-être que les gens qui se divertissent le plus ne sont pas ceux que l'on pense, puisque la mairie socialiste craint de perdre sa popularité en y touchant.

P. G.